

moment suspendue , ne tarde pas à se ranimer. Des traits sans nombre sont lancés sur un ancien objet d'idolâtrie devenu celui d'un mépris universel. Atteint par deux flèches et par une pierre, l'infortuné monarque tombe privé de tout sentiment. Ce spectacle glace d'effroi les timides Mexicains. Une terreur panique les saisit. Ils s'éloignent en tumulte, comme si la fuite devait les soustraire au courroux du ciel, qu'ils s'imaginent avoir provoqué en versant le sang de leur souverain. D'autres pensées occupent les Espagnols. Comme leur sort paraît attaché à la conservation de Montézuma, ils ne négligent aucun des remèdes, aucune des consolations qui peuvent contribuer à sa guérison. Tant de soins deviennent inutiles. On a le chagrin de lui voir repousser les alimens qui lui sont offerts, de lui voir déchirer l'appareil mis sur ses blessures. Il expire enfin le troisième jour, après avoir rejeté avec horreur la religion de l'Europe, et après avoir, dit-on, fait promettre à ses geôliers qu'ils le vengeraient de ses assassins.

Soit remords, soit crainte, les peuples étaient restés dans une inaction entière tout le temps que l'état de leur empereur les avait tenus dans l'incertitude. Sa mort les tira de cette espèce de langueur. Ils lui rendirent les honneurs funèbres, ils lui donnèrent un successeur, et recommencèrent les hostilités. Leur plus grande espérance était fondée sur la tour d'un temple qui dominait

le quartier de leur ennemi, et où ils avaient rassemblé ce qu'il fallait de troupes, d'armes, et de vivres pour faire une longue résistance. Cortez, qui se vit perdu, s'il ne se rendait maître d'un poste d'où l'on pouvait incendier ceux qu'il occupait, le fit attaquer sans délai par ce qu'il avait de meilleurs soldats. Les voyant repoussés jusqu'à trois fois, il se mit lui-même à leur tête, et bientôt tous les obstacles furent surmontés. Mais ce succès l'exposa à un des plus grands dangers qu'il eût jamais courus. Deux jeunes Mexicains vinrent à lui comme déserteurs. Ils mirent un genou en terre en supplians, le saisirent, et s'élançèrent, comptant le faire périr en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrassèrent de leurs mains, et ils devinrent les victimes d'une entreprise généreuse et inutile.

Les Espagnols tirèrent de leur victoire tous les avantages qu'ils avaient pu s'en promettre. La brave garnison qu'ils avaient eue à combattre avait été massacrée. Les subsistances rassemblées pour soutenir un siège étaient passées dans leurs magasins. Il ne restait pas pierre sur pierre à l'édifice qui leur avait causé tant d'alarmes. Cependant leur position n'était que peu améliorée, et tout leur faisait craindre qu'elle ne devint bientôt plus fâcheuse. Pour en sortir, ils se résolurent à une retraite pour laquelle ils avaient jusqu'alors montré une répugnance invincible; mais cette espèce de fuite ne convenait pas au nouvel empereur.

Il craignit que ces étrangers, aussi adroits qu'intrépides, n'allassent soulever des provinces peu affectionnées, ne fussent joints à Tlascala par de nombreuses cohortes, ne reçussent même à travers les mers de puissans renforts de leur patrie, et que l'état ne se trouvât engagé dans une guerre plus désastreuse que celle qui le tourmentait. Ces réflexions le décidèrent à faire périr par la faim des ennemis qu'on n'avait pu vaincre; et il ordonna que tous les passages par où les vivres pourraient leur arriver fussent ou rompus, ou sévèrement gardés.

Instruits des mesures qu'on prenait contre eux, les Espagnols comprirent que leur ruine était assurée pour peu que leur départ souffrit de retardement. L'orgueil national aurait exigé qu'on se mît en marche en plein jour; mais la nuit fut préférée, parce que l'expérience avait appris que les Mexicains ne se battaient jamais dans les ténèbres. L'armée avançait sans avoir trouvé d'obstacle, lorsque la digue qui lui servait de chemin se trouva coupée. Un pont-volant, préparé contre cet accident, fut aussitôt jeté. Il ne se trouva pas assez solide pour porter l'artillerie, les chevaux, le bagage, et fut enfoncé par leur poids. Dans le temps qu'on était occupé à le dégager pour s'en servir ailleurs, les naturels, qui avaient observé en silence les mouvemens de leur ennemi, s'élevant au-dessus de leurs superstitions, fondirent avec fureur sur son arrière-garde, tandis que

d'autres naturels, s'élançant de leurs canots sur la chaussée, attaquaient non moins vivement son corps de bataille et son avant-garde. Une obscurité profonde enveloppait tous les combattans. Chacun d'eux pouvait douter si ce n'était pas un ami que ses traits allaient percer, si ce n'était pas d'un ami qu'il recevait la mort. La terre était jonchée de cadavres, les flots étaient teints de sang, qu'on s'arrachait encore les entrailles.

Si les Américains, qui avaient plus de forces qu'ils n'en pouvaient faire agir, avaient eu la précaution de jeter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avaient rompus, les Européens et leurs alliés auraient tous vraisemblablement péri dans cette journée mémorable. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne sût pas profiter de tous ses avantages, et ils arrivèrent enfin sur les bords du lac après des dangers et des fatigues incroyables. Le désordre où ils étaient les exposait encore à une entière destruction. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étaient restés les maîtres, qu'ils aperçurent parmi les morts un fils et deux filles de Montezuma, que les Espagnols emmenaient avec quelques prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfans après avoir immolé le père était trop forte pour que des âmes faibles et énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle pussent

la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide ; et ils donnèrent à de vaines funérailles un temps qui pouvait et devait être plus utilement employé.

Durant cet intervalle, l'armée battue, qui avait perdu son artillerie, ses munitions, ses bagages, son butin, cinq ou six cents Espagnols, deux mille Tlascalans, et à laquelle il ne restait presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettait en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon et de la mousqueterie, le fer des lances et des épées, n'empêchaient pas les Indiens, tout nus qu'ils étaient, d'approcher, et de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur allait céder au nombre lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avait entendu dire que dans cette partie du Nouveau-Monde le sort des batailles dépendait de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme était remarquable, et qu'on ne mettait en campagne que dans les occasions les plus importantes, était assez près de lui. Il s'élança avec ses plus braves compagnons pour le prendre ; l'un d'eux le saisit et l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage ; ils prennent la fuite en jetant leurs armes. Cortez poursuit sa marche sans obstacle, et arrive chez les Tlascalans, où la victoire qu'il venait de remporter avait fait oublier les disgrâces qui l'avaient précédée.

Il n'avait perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique ; mais il avait fait un nouveau plan. Il voulait se servir d'une partie des peuples pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisaient ce projet et les moyens de l'exécuter.

xii.  
Les  
Espagnols  
imaginent de  
nouveaux  
moyens pour  
subjuguier le  
Mexique, et  
ils y réussis-  
sent.

L'empire était électif, et quelques rois ou caciques étaient les électeurs. Ils choisissaient d'ordinaire un d'entre eux. On lui faisait jurer que tout le temps qu'il resterait sur le trône les pluies tomberaient à propos, les rivières ne causeraient point de ravages, les campagnes n'éprouveraient point de stérilité, les hommes ne périraient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvait tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre était-il de faire entendre au nouveau souverain que, les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devait régner avec tant de modération et de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses dérèglements.

On avait fait les plus belles lois pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite ; mais la superstition donnait aux prêtres une grande influence dans les élections.